

constances, ni attirer les producteurs, les fabricants et les industriels de toutes catégories à une sorte de répétition, qui eût eu pour effet d'excoiter une sérieuse émulation parmi les concurrents. D'ici l'an prochain, ceux-ci auraient eu tout le temps nécessaire pour revoir leurs modèles, les corriger et les perfectionner.

Au contraire, comme nous le disons plus haut, il n'y a pas progrès, mais recul. Il n'y a plus de machines, plus d'outillage; la partie mécanique n'est pas même représentée.

Le bâtiment principal est un vaste amas d'articles de toute sorte, c'est un champ de foire et non une exposition; rien n'est groupé de sorte qu'il est impossible de faire des comparaisons. On y voit toujours des poêles, des pianos, des médecines brevetées, des eaux gazeuses, mais les produits de l'industrie, du fer ou du bois, de nos manufactures de coton, de lainages, de papier, etc., n'y figurent pas.

On ne peut pas appeler produits de l'industrie les quelques travaux de dames qui s'étalent dans les vitrines. Ce sont de jolis bibelots, faits dans le ménage, pour rester dans le ménage mais qui ne constituent point une industrie au sens propre du mot.

Nous n'avons vu aucune collection de nos produits miniers et forestiers et cependant notre province est riche en bois et en minéraux, c'est à peine si on découvre, ici, une petite place au mica et, là, un coin à l'asbeste.

Les directeurs de l'exposition semblent ne pas comprendre que, pour avoir droit à une subvention du gouvernement et aux faveurs d'une municipalité, il leur faut acheter ce droit. Le meilleur moyen pour eux est de faire des expositions instructives qui soient, pour la masse, un amas de leçons de choses.

C'est en vain que sous ce rapport, le public viendra dépenser son argent; il sortira de l'exposition allégé de quelques écus et sa tête ne sera pas plus garnie que quand il y est entré.

Tout a été préparé dans l'unique but de vider le gousset du visiteur; depuis son entrée sur le terrain, jusqu'au moment de sa sortie, il est harcelé par une nuée de camelots qui paient une redevance à la Compagnie; on a installé des balançoires, des chevaux de bois, des gondoles, des baraques de danseuses, etc.....; c'est une vraie kermesse où l'on s'amuse, mais où l'on ne s'instruit pas. Le but, l'unique but de

la Compagnie de l'exposition est de soutirer de l'argent du gouvernement et de dévaliser le visiteur sans aucun profit pour le commerce, l'industrie et l'agriculture.

On donne des prix, c'est vrai, mais qui les paie ces prix? Le gouvernement et les particuliers. Ce sont les directeurs qui empochent l'argent.

Les exposants eux-mêmes commencent par être fatigués de la comédie qui se joue sur leurs dos. Jusqu'à présent l'élevage avait tenu bon et figurait largement; on avait même été obligé de construire des stalles supplémentaires. Cette année, au contraire, quantité de stalles sont restées libres; il en est de même pour les chevaux.

Le pavillon réservé aux produits de la laiterie est presque vide, à part l'exposition très intéressante des R.R.P.P. Trappistes d'Oka, il y a quelques meules de fromage, mais les vitrines veuves de produits sont d'une malpropreté repoussante.

L'exposition des volailles est peut-être ce qu'il y a de mieux et le pavillon qui leur est réservé est, sans contredit, plus proprement tenu que celui de la laiterie. Les directeurs devraient cependant savoir que, s'il est un seul endroit au monde qui exige un excès de propreté, c'est celui où se manipulent le lait et ses produits.

Comment se fait-il qu'à Toronto, tous les ans, l'exposition soit un succès? C'est que là on cherche et on réussit à intéresser le public qui, chaque année, revient avec plaisir voir du nouveau, de l'intéressant; en un mot on lui en donne pour son argent et les directeurs n'y perdent rien.

Il y a dans la Compagnie de Montréal un souffle de mesquinerie, de lésinerie qui gâte tout. Nos manufacturiers, nos industriels et les agents des maisons étrangères qui connaissent le fin mot de l'histoire font la sourde oreille aux appels qui leur sont faits et voilà pourquoi il est impossible d'avoir à Montréal une exposition digne de la métropole du Canada.

PARTIS!!

Le *Moravia* a quitté, mardi dernier, notre port emmenant au Brésil plusieurs centaines de familles canadiennes. Cet exode des nôtres dans un pays qui pourrait nourrir une population vingt et trente fois supérieure à celle qui l'habite est un spectacle bien attristant pour tous ceux qui ont à cœur la grandeur et la prospérité de la patrie canadienne.

Contre cette émigration on a tout tenté, tout mis en œuvre. Depuis le jour où il a été connu que la Ligure Brésilienne embauchait des émigrants pour le Brésil jusqu'au moment précis où le *Moravia* a levé l'ancre, il n'est pas de moyens qu'on n'ait employés pour détourner de leurs projets de départ nos compatriotes peu satisfaits de leur lot sur le sol du pays natal.

Nous craignons bien que, dans cette campagne contre l'émigration des nôtres, on ait dépassé la mesure de ce qui était honnêtement permis.

Nous craignons, en outre, qu'on ait fait trop de bruit autour de ce premier départ, et que, par cela même, on ait fait à la Ligure Brésilienne une réclame qu'elle n'eût pu obtenir autrement.

Combien de gens qui n'avaient pas la moindre idée d'émigrer ni au Brésil ni ailleurs, n'ont-ils pas vu leurs yeux s'ouvrir par cette campagne plus ou moins acerbe, plus ou moins violente entre les journaux et les directeurs de la Compagnie. Ceux qui ne se paient pas de mots se sont renseignés et ils ont pu discerner entre la vérité et les exagérations, ce sont les intelligents. Parmi eux, les uns plus hardis ont voulu courir les risques d'un changement de climat, de mœurs et d'habitudes, les autres plus timorés ou plus rassis ont renoncé au voyage ou ajourné leur départ jusqu'au moment où les premiers partants auront donné de leurs nouvelles.

Sans blâmer les premiers qui ont suivi l'impulsion de leur tempérament aventurier, tempérament qui indique, en tous cas, l'énergie et la volonté, qualités essentielles pour un colon qui veut réussir, nous trouvons plus sages ceux qui attendront pour s'embarquer l'arrivée des premiers partants.

Ceux-ci en effet, ne manqueront pas de faire connaître bientôt à leurs familles et à leurs amis, comment ils ont été reçus et traités et si toutes les conditions de leur contrat ont été remplies ou non à leur entière satisfaction.

On a prétendu que les planteurs de la Province de Sao Paulo attiraient des colons pour en faire des esclaves ou remplacer leurs esclaves. Or, il faut savoir que l'esclavage a été aboli au Brésil, en 1889, et que les plus ardents des anti-esclavagistes se trouvaient parmi les planteurs de cette province. Longtemps avant l'abolition de l'esclavage, il était de coutume, parmi eux, de donner, en de certaines occasions, telles que la fête de l'Empereur, l'anniversaire de la procla-